

N° 268 novembre 89 20 F mensuel

BELGIQUE 146 FB SUISSE 6 FS CANADA \$4.50

ROCK

WOLK

JESUS & MARY CHAIN
L'œuvre au noir

MICK JONES
JOE STRUMMER
Bilan
après le Clash

AEROSMITH
Vingt ans
que c'est dur...

LITTLE BOB
En Amérique

AUBERT
Le coup
de Téléphone?

**JERRY
LEE LEWIS**
Le Killer
à les boules

BOB DYLAN
Oh, merci:
Bobby est revenu

M 2531 - 268 - 20,00 F



3792531020004 02680

Clashback



*Le bilan
de l'après-Clash
est flatteur
pour Mick,
cruel pour Joe...*

Clash Clash Party

I/London-Kingston-New York (Mick)
On le sait, Big Audio Dynamite allie haute technologie et héritages rock, funk et reggae en une fusion qui réconcilie ghetto-blasters et perfectos. B.A.D. est la formation cross-over par excellence, celle qui court-circuite le clivage entre genres musicaux black et blanc. Tout y est : danse, rue, nouvelle génération qui va de l'avant, et de plus en plus expérimental malgré l'intention annoncée il y a un an par Mick Jones, après un voyage à Memphis, de revenir aux racines binaires. Sauf que ce coup-ci, la fête prend une tournure peu commune. Comme si un voile s'était abattu sur la troupe. Comme aux dernières heures du carnaval de Notting Hill, plongé dans une espèce de perplexité tonique. Un curieux spectacle. D'autant plus que, paradoxalement au son étouffé dû en partie au producteur Bill Price, le quintet de Ladbroke Grove passe en revue (et au mixeur) quasiment tout ce qui peut l'être. Même la house, bien plus digeste que le dernier brouet de New Order, est abordée au détour d'un dub. Avec la frénésie d'un écolo recyclant tout ce qui n'est pas bio-dégradable.

Radio B.A.D.

Mick Jones a une passion : tourner le sélecteur de son tuner dans tous les sens. Jusqu'au moment où, orgasme, les baffles déversent les sons entrechoqués de deux stations qui se croisent au milieu de leurs fréquences. Trois superposées, et c'est le priapisme à vie. En France, pour situer, il trouverait le plus souvent son bonheur entre Radio Nova et Ouï FM. C'est de ce fantasme né d'un éclectisme poussé à son comble qu'est venu au

monde le concept (puis le groupe) B.A.D. C'est aussi autour de lui que s'articule le quatrième album sorti dernièrement (« Megatop Phoenix »), puisque entre chaque morceau viennent s'incruster des thèmes gimmicks de quelques secondes, souvent empruntés à des titres rastas. Un péché mignon typiquement black. L'album sonne en fait comme un déferlement languide de rythmes syncopés et insidieux, comme si dans un demi-sommeil vous tombait dessus ce qu'il y a de plus entraînant dans la musique dite rythmée. Gageons que Mick Jones et ses patrouilleurs n'ont pas dû rester insensibles au phénomène house et ses longues soirées clandestines chauffées à l'ecstasy. Ce qui, si c'est réellement le cas, n'est pas une honte dans la mesure où l'ex-Clash n'en aura retiré que les aspects intéressants (l'effet spirale-Tour de Babel) et pas la daube.

Si B.A.D. a parfois tendance à surcharger à grands coups d'effets gadgétistiques, il faut néanmoins lui reconnaître un impressionnant débit d'idées judicieuses à la minute, ainsi qu'un paquet de trouvailles sonores pas dégueu. Des idées grâce auxquelles B.A.D. a su dissimuler ses faiblesses depuis le début — remember le somptueux « E = MC² ». Don Letts n'a jamais été un virtuose du clavier (sur le premier album, fraîchement débarqué de ses aventures vidéo, il devait coller des pastilles de couleur sur les touches pour s'y retrouver), mais il dénichera toujours une petite ligne accrocheuse qui vous trouvera le cul. Pareil pour Mick qui, ce n'est pas nouveau, est à mille lieues d'être né chanteur : du bas de sa petite voix faiblarde, il vous sort de ces mélodies amusantes avec un putain de phrasé qui ne vous lâchent pas de la journée. Autrement dit, B.A.D. est un des groupes les plus dynamiques et inventifs à l'ouest du Tibre. Du moins parmi les sains d'esprit.

En juin 88, à l'occasion d'un festival Amnesty International donné au Milton Keynes Bowl à une soixantaine de bornes de Londres, la bande aux dreadlocks et casquettes de baseball avait mis la pige à tout le monde, y compris à ce héros des rockers qui était passé juste avant elle. Un certain Joe Strummer.

II/Love Kills (Joe)

Ce jour-là, le 19 juin 88, et pour la première fois depuis « The Clash », voire depuis les 101'ers, son groupe précédent, Joe Strummer m'a fait pitié. La veine jugulaire gonflée par l'effort, le survivant blessé — comme on pourrait le nommer si The Clash avait été un avion ; vous connaissez le survivant indemne et les deux morts — faisait figure de rocker sur le retour tentant désespérément de paraître aussi mordant que par le passé. Et ce n'étaient pas les percussions plutôt sympas du Latino Rockabilly War qui allaient changer quoi que ce soit. Strummer était coincé. Il retombait inmanquablement sur de nouvelles versions appauvries des chansons de Clash.

Aujourd'hui, après deux bandes originales de films (« Walker » et « Trash City ») et des apparitions dans le western-spaghetti d'Alex Cox (« Straight To Hell ») et le dernier clip de Jim Jarmush (« Mystery Train »), Joe le vétéran revient avec son premier véritable album solo. Un album qui frôle la disgrâce.

Comprenons-nous, pourquoi ces titres tapageurs en forme de poncifs navrants (« Earthquake Weather » — pour un album qui n'a de sismique que le nom, « Gangsterville », « Leopardskin Limousines », « Highway One Zero Street », etc) ? Franchement. Pourquoi ces textes laborieux, impersonnels et pénibles ? Pourquoi cette pochette prétentieuse (voyez, les kids, je suis un vrai de vrai, c'est perché sur un plongeur à

Palm Beach à la nuit tombante que je trouve l'inspiration) ? Pourquoi surtout ces compositions dignes de faces C et ce backing-band sans âme ? Sans parler de cette voix toujours aussi famélique — elle a le mérite de nous rappeler des souvenirs. Joe Strummer est coincé. Ses ballades manquent la plupart du temps d'émotion et une bonne partie de ses titres forts ont un vilain goût de réchauffé. Lorsqu'il parvient à s'éloigner du fantôme des Clash, c'est pour nous servir des bouts de funk rassis, de reggae pour débutants ou encore des américaneries pâlotés.

Working Class Hero

Et puis on réalise : merde, c'est l'album de Joe Strummer, quand même. Alors on se force à ne pas se rendre compte. On se berne. Non, ça va. Un peu léger, mais ça va. C'est que c'est d'un grand monsieur qu'il s'agit là. Un vrai rebelle. Encore aujourd'hui, plongé dans le politico-social jusque-là. Un héros du rock grandi dans le punk. Que les Pogues ont accueilli l'espace d'une tournée l'année dernière avec déférence — enfin, avec ce qui s'en rapproche chez ces Irlandais, autrement dit leurs meilleures bouteilles. La moitié baston de la meilleure paire de rock depuis Lennon-Mc Cartney et Jagger-Richards. Du coup, conscient de ce que la rançon du succès passé est pour beaucoup dans le jugement radical et peut-être trop hâtif qui précède, on reconsidère le morceau. Lorsqu'il se prend pour un Bruce Springsteen moins enrôlé, Joe n'est pas si mal (« Slant Six », « Shouting Street »). Lorsqu'il essaye l'air de rien de se rapprocher de la formule gagnante de B.A.D., il est tantôt faiblard (« Boogie With Your Children ») tantôt pas si maladroit (« Sikorsky Parts », pour ceux qui reprochent à Mick Jones d'avoir délaissé les grattes). Et puis, lorsqu'il ouvre des petites berceuses fermières ou chicanas (« Island Hopping » et « Sleepwalk »), le pré-retraité n'a pas tout perdu de son coup de patte. Et enfin, le single « Gangsterville » rebondit sur deux-trois ressorts pas encore oxydés. Vous l'aurez compris depuis une vingtaine de lignes, je n'arrive pas à cracher dans ce bouillon de prisonnier. Il vaut mieux oublier et faire comme si Joe Strummer était un petit jeune qui vient de débarquer d'un trou perdu de l'Ohio ou de l'Arkansas. Dans ces conditions, vous verrez, les choses prennent aussitôt un tout autre aspect.

Flash-back : sur la grande scène du Milton Keynes Bowl, jambes écartées et guitare fièrement posée sur le bas-ventre, le héros est fatigué. Au second plan, derrière la batterie, la smala Big Audio Dynamite (hommes, femmes, enfants) observe le spectacle. On devine ce qu'ils pensent. Lorsqu'ils ne sont pas réunis pour quelque collaboration fructueuse, comme sur le premier trente de B.A.D., un monde les sépare.

En un mot comme en cent, progressisme contre traditionalisme, ou le rock résumé en deux hommes. L'un a trouvé son émeute post-Clash, l'autre pas. — JOSÉ GUERREIRO.



Solo Joe

Joe Strummer, ou ze return of ze mythique rocker... L'homme qui fit — en compagnie de Mick Jones, Paul Simonon et leur batteur du moment — le groupe de rock'n'roll le plus excitant du monde (The Clash : R.I.P. : Mai 1977 — Septembre 82), est de retour avec « Earthquake Weather ». En Grande-Bretagne, zéro sur l'échelle de Richter, Joe Strummer peut aller jouer au séisme ailleurs, dans l'indifférence générale. On ne verra pas G.I. Joe à la télé, on ne l'entendra pas à la radio, trop occupés par Kylie Minogue.

« Qu'il n'y ait aucune place ici pour ma musique et mon travail, c'est dur, mais cool... » philosophe Strummer, attablé devant un expresso dans un bar de Soho. « Au moins je sais où je me trouve : en marge. Je n'aime pas ne pas savoir. Ils sont dangereux, ceux qui ne savent pas se situer dans le monde qui les entoure. Comme ces pop-stars qui ont un disque qui marche bien et qui pensent être arrivés, alors qu'elles ne sont rien. Faut garder les pieds sur terre (il frappe le sol). Si j'étais dans la position de Bono, j'aurais infiniment plus de problèmes, c'est mon point de vue ».

R&F — Pourquoi ?

Joe Strummer — Parce qu'il ne peut même pas bouger, chaque fois qu'il va quelque part, cent mille personnes lui courent au cul.

R&F — Vous n'étiez pas mieux lotis avec les Clash.

J.S. — Tu plaisantes, nous, c'était seulement dix mille ! Et on s'est tirés avant que ça se gâte. On s'est fait huit stades américains en ouverture des Who, en bas de l'affiche. Et c'était la merde, il n'y a qu'un mot pour ça (il articule en français), une grosse merde ! J'avais l'habitude de jouer dans des cinémas avec deux ou trois mille personnes qui venaient pour nous. Il se passait des choses entre le public et le groupe. Mais dans l'Oakland Coliseum ou le Shea Stadium, 120 000 personnes faisaient la queue (il se lève, prend un regard bovin, mime un spectateur américain sirotant un milk-shake et picorant du pop-corn). A se demander s'ils n'auraient pas préféré un match de base-ball. Alors on s'est dit : « Est-ce le bout de la route ? Si c'est le cas, prout !!! »

R&F — Très courageux...

J.S. — Pas vraiment, j'aurais été courageux si j'avais eu le choix. Je ne l'avais pas, j'ai essayé de continuer avec Clash pendant dix-huit mois après le départ de Mick Jones... Disons que le vent a tourné, je l'accepte et j'y trouve des avantages. Il me semble que je peux faire des trucs plus créatifs que... disons...

U2. Parce que, entre le management et la maison de disques de U2, les intérêts en jeu sont considérables. S'ils ne sortent pas un disque de U2, beaucoup de monde va flipper (voix hystérique) : « Qu'est-ce que c'est ! On dirait des clochettes bulgares... Qu'ils repartent en studio faire du U2 ! »

OK, nous on a rendu folle la maison de disques avec nos double (« London Calling ») et triple (« Sandinista ») albums. Mais la fois où ils n'ont vraiment rien compris, c'a été lorsqu'on a enregistré « Bank Robber ». J'ai écrit le truc et on a dit : « Yeah ! mettons ça en boîte ! » A l'époque, les cadres sup étaient plutôt âgés. Pour eux, c'était pire que du folklore bulgare, c'était... une sorte... de... slow-reggae ! Ils ont burlé : « Mon groupe de rock ! Les Clash, c'est mon groupe de rock et qu'est-ce qu'ils me pondent ! ? Je ne sors pas ce truc. » Alors on a répondu : « Puisque c'est comme ça, on ne veut plus rien avoir à faire avec vous, fuck you ! » En France et en Hollande, ils l'ont quand même sorti et les imports allemands se sont tellement vendus en Angleterre qu'ils ont finalement été obligés de les mettre en vente. Sans promotion, sans passage radio, sans rien, « Bank Robber » a atteint le Top Ten anglais. Pour les Clash, c'était une réussite sans précédent !

R&F — On vous dira que rien n'a changé, alors à quoi servait-il d'être punk ?

J.S. — Rien ne m'emmerde plus qu'une bande de fans ou de journalistes qui viennent pleurer les belles années punk sur mon épaule. La punkitude, c'était bon pour notre génération, ça résolvait nos problèmes, ça donnait un sens à la vie. On allait dans des clubs punk, on s'habillait punk et on parlait punk, on chantait des chansons punk, on portait des chaussures punk, on faisait l'amour à des punkettes puis on allait se bastonner avec la police. On s'est battus comme on a pu contre l'ennui et l'apathe, c'était notre solution. Je ne vais pas me payer en plus les jérémiades de la génération Spandau Ballet. Si j'avais dix-sept ans maintenant, j'irais droit vers la plus proche acid-party. L'acid house, c'est le punk de cette génération. Les gamins savent ce qu'ils font. Mais dans dix ans, vous ne



trouverez pas beaucoup de monde pour pleurnicher sur la disparition de l'acid-bouse !

R&F — Tout de même, vous ne regrettez rien, l'esprit de groupe, par exemple ?

J.S. — Insistez là-dessus, « Earthquake Weather » s'est fait en collaboration. Avec Zander Schloss, l'ex-bassiste des Circle Jerks, il perdait son temps à la basse, maintenant c'est un guitariste brillant. Avec Jack Irons, qui faisait parti des Red Hot Chili Peppers. Avec Lonnie Marshall, qui a joué avec Trouble Funk. Avec Willie MacNeil, qui est avec moi depuis quelques années. Je me suis enfermé dans un motel, au bord de la mer, du côté de Santa-Monica. Et j'en suis sorti avec un ghetto blaster sur lequel j'avais enregistré seize titres. Chaque jour, en rentrant en studio, je leur jouais un titre. Ensuite on l'apprenait et on le mettait en boîte. En clair je chantais mes trucs, je jouais mes accords à la guitare et, pour le reste, ils avaient intérêt à se démerder. Un musicien doit être libre, si je le choisis, c'est parce que je sais qu'il fera ce qu'il faut.

R&F — Une chose est sûr, vous faites toujours la révolution.

J.S. — Nous venons de nous payer dix années ferme de thatchérisme... Rassurez-vous, personne en dessous de 97 ans n'est censé comprendre mon manifeste pour le flower power ! Mais il me semble qu'on est en train de réaliser... Du moins ceux qui essayent de penser — pas ceux qui vont à l'école, mettent une cravate et un costume, vont à la banque puis meurent... Ceux, donc, qui ont besoin d'autre chose... Quand on va à l'école, on vous dit : « Voilà les règles qu'il faut respecter. » Et il faut beaucoup de temps pour grandir et réaliser que les gens qui nous enseignent tout cela font exactement le contraire de ce qu'ils prêchent. C'est malin ! Il va falloir trouver ce qu'on peu y faire et ça va encore prendre cent ans. Je suis pour l'acid-bouse, parce que ces gens veulent plus... Plus que simplement marcher jusqu'à la tombe, sous le régime de Thatcher. Ils veulent de l'honnêteté, ils veulent la vérité. Ce qui me prouve, encore une fois, que les jeunes gens sont les meilleurs.

R&F — On vous a vu plus souvent acteur que rocker, ces temps-ci, dans « Candy Mountain », « Straight To Hell », « Walker », « Mystery Train ». Vous allez passer la moitié de votre temps au cinéma ?

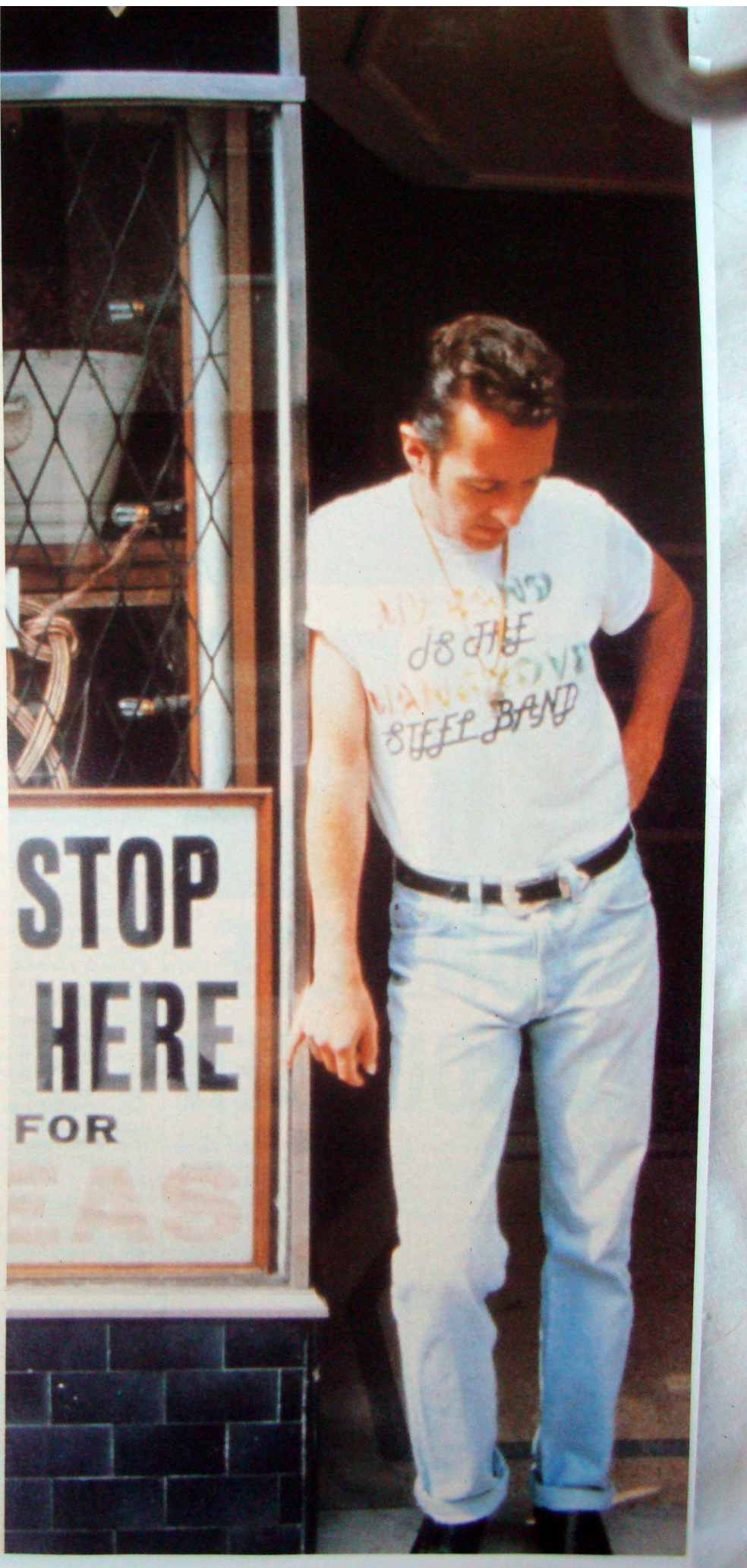
J.S. — Non, plus jamais. Jim Farnusch est un des meilleurs réalisateurs que l'on puisse trouver. Lorsque Jim m'a proposé un rôle dans son film, j'ai immédiatement dit oui parce que je le respecte vraiment et que je trouve ses films brillants. Je m'en suis sorti parce que Jim m'a assuré que ce n'était pas trop dur, que c'était de la comédie, que je pouvais le faire. De mon point de vue, Farnusch est cinquante fois plus grand que Spielberg et que toutes les autres grosses pointures. Mon ambition est accomplie. Je sais ce que j'ai à faire. Je suis Joe Strummer, roots rock rebel. Je fais des concerts, j'écris de la musique et j'enregistre. Je ne veux pas crâpoter dans un autre univers. Je ne veux pas faire un truc hollywoodien grand spectacle, ça ne m'intéresse pas. Laissons les acteurs faire leur métier, c'est mieux.

R&F — Allons, plus jamais ? Vraiment ?

J.S. — OK, je le referais si je tombais sur un autre projet beatnik.

R&F — ?!!!

(suite page 92)



JOE STRUMMER